

SANDRINE PRÉVOT

**L'Inde,
une société
de réseaux**



 ***l'aube***

L'INDE, UNE SOCIÉTÉ DE RÉSEAUX

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4169-3

Sandrine Prévot

L'Inde, une société de réseaux

Solidarité, loyauté et violence

éditions de l'aube

« Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder ou à réfléchir. »

MICHEL FOUCAULT, *L'Usage des plaisirs*,
Gallimard, 1984.

DE LA MÊME AUTEURE,
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Inde. Comprendre la culture des castes, 2014

Préambule

La compétence interculturelle, une aptitude à construire

Ma fascination pour l'Inde vient de son rapport particulier à l'individu et de l'importance portée aux liens sociaux et au groupe d'appartenance.

Dans les sociétés occidentales contemporaines, l'individu est posé comme valeur. Sa liberté et son indépendance sont mises en avant. Les acteurs sociaux sont encouragés à l'autonomie et à la réussite individuelle. Chacun est incité à trouver qui il est et à réaliser ses propres projets. Appartenir à un groupe social dépend des intérêts personnels et peut être éphémère. En raison des devoirs et règles sociales associés, le groupe peut même être vu comme un obstacle à la liberté et l'épanouissement individuel.

L'Inde a en revanche une vision plus « organiciste » du social. Au-delà de sa multiplicité de croyances, de pratiques ou de langues, l'Inde est caractérisée par son sens de la relation. Cette jeune et grande démocratie accorde la priorité à la famille et au réseau. L'individu indépendant n'est pas posé comme valeur. Les acteurs sociaux, encouragés à privilégier la communauté, peuvent difficilement remettre en cause les appartenances héritées et ont des devoirs sociaux à remplir. En cas de rupture des règles collectives, ils encourent des risques de stigmatisation sociale.

Ce livre a pour objectif de comprendre cette société basée sur le principe d'interdépendance et d'examiner les relations à autrui qui en découlent, c'est-à-dire la manière dont les individus conçoivent les rapports de respectabilité, d'autorité, d'honneur, etc. Il s'agit de se familiariser avec les règles sociales qui régissent les comportements et les échanges au quotidien du monde indien.

Cette analyse de l'organisation sociale, dans laquelle vivent les pauvres et les riches, permet de présenter cette aire culturelle et son mode de pensée. Reconnaître la spécificité culturelle ne signifie pas rigidifier les différences culturelles, ni essentialiser ou exotiser une culture. Il s'agit de rendre accessible l'univers d'autrui qui, sinon, resterait insaisissable.

Toutes les sociétés sont caractérisées par une hiérarchie sociale et des rapports de domination. Quel que soit leur pays, les individus sont à la recherche du bonheur et partagent tous des valeurs éthiques, personnelles et relationnelles telles que le courage, la dignité, la fierté, la générosité, l'honnêteté, la tolérance, la justice. Cependant, chacun est inséré dans une société qui a ses propres idées de ces valeurs et ses règles de bonne conduite, chacune d'entre elles apportant son lot de contrariétés.

Les individus acquièrent, de manière plus ou moins consciente, des principes de vie par le biais des différentes instances de socialisation que sont la famille et l'école, mais aussi les médias et maintenant les réseaux sociaux. Ces principes influent sur leurs relations familiales et professionnelles, leur choix de consommation, leurs loisirs ou même sur leur rapport à la sexualité ou au divin. Conditionnés par leur milieu social et culturel, ils adhèrent à une certaine vision de la condition humaine, de la liberté et de la hiérarchie sociale. Et en dépit de la variété des

comportements, la multiplicité de leurs pratiques sociales répond à une même logique socioculturelle.

Toute rencontre interculturelle peut alors s'avérer compliquée. Se confronter à un environnement et à des codes de comportement différents est captivant, mais peut être aussi désespérant.

En période d'enchantement, on est comme un observateur de l'instant présent, sans attachement au passé et sans attente future. Hors de toute compétition et de rapport de domination, voyager dans une nouvelle société est vécu comme une occasion de découverte et de dépassement de soi. Les différences illuminent de surprises le quotidien, qui jusqu'alors était jugé banal et comme allant de soi. Un Français peut trouver surréaliste de voir des singes sur le toit des maisons ou une vache déambuler tranquillement sur la chaussée au milieu de berlines étincelantes dans un quartier huppé d'une grande mégapole. Il peut aussi s'amuser de la notion de politesse en Inde, lorsqu'il constate que les gens entrent sans frapper ou sortent de la pièce sans rien dire lors des réunions de travail.

En revanche, en période de crise, l'agacement domine et les différences culturelles sont vécues comme des barrières infranchissables. Confrontés à de nouveaux environnements sociaux, de nouvelles odeurs et de nouveaux bruits, les individus peuvent se sentir agressés personnellement et avoir des réactions épidémiques. Lorsque les repères habituels ne fonctionnent plus pour décrypter et résoudre une situation ordinaire, certains peuvent sombrer, submergés par un sentiment de déracinement et d'hostilité. Attachés à nos principes culturels, nous trouvons parfois difficile d'accepter l'existence d'autres règles sociales sans les condamner. Interpréter les situations à travers le prisme de nos propres conditionnements et vision du social handicape alors toute communication interculturelle.

La compétence interculturelle nécessite donc des qualités d'ouverture d'esprit – telles que la sensibilité, l'humilité, la patience –, mais aussi de savoir faire preuve de souplesse intellectuelle pour accepter de nouveaux codes et d'autres rapports à autrui.

Il n'existe pas de clefs simples à adopter en toute situation. La culture n'est pas une structure déterministe ou causale, car les individus n'ont pas tous la même attitude face à ces codes et règles intégrés. Ils peuvent être en accord, mais aussi les refuser ou être en marge. C'est en saisissant les logiques sociales que l'on est en mesure d'adopter l'attitude qui nous apparaît la plus appropriée et de construire, en fonction de son interlocuteur et du contexte, des relations respectueuses.

Sur le plan méthodologique, ce livre repose sur des enquêtes de terrain menées régulièrement, depuis 2001, principalement au Rajasthan, à Delhi et à Bangalore. Autant dans les grandes mégapoles indiennes que dans les villages. Ethnologue, j'ai séjourné chez de nombreuses familles indiennes issues de différentes castes et communautés. Avec l'une d'elles, au fil des années, j'ai tissé des liens quasi familiaux et j'ai un *dharam bhai*, c'est-à-dire « un frère » et, par extension, une famille « de cœur ». Insérée dans le réseau de relations familiales et de castes, j'ai pu analyser les rapports d'autorité et d'amitié.

Ayant la chance d'être une femme, les invitations à être présentée à la famille et à dormir au domicile sont fréquentes. Dans ces vies familiales, je ne suis jamais seule – même la nuit. En ville, je dors avec les femmes dans un grand lit de deux mètres de large. À la campagne, chaque soir, chacune de nous s'installe dans des lits étroits (de quatre-vingt-dix centimètres de large) posés les uns à côté des autres, à l'extérieur des habitations, qui sont souvent de taille réduite, et nous profitons de l'air frais de la nuit.

Mon statut d'étrangère me permet de passer du temps avec les hommes, et bien que je n'aie pas à me conformer strictement aux règles que doivent suivre les femmes indiennes, je suis les codes de respectabilité (en matière alimentaire, vestimentaire et de proxémie). Tout en bavardant, j'observe les pratiques commerciales et les méthodes de négociation, tranquillement installée dans leur boutique ou leur bureau.

De par mon besoin d'indépendance et de solitude (fortement ancré en moi, qui appartiens à une culture individualiste), je séjourne une partie du temps dans des hôtels, ce qui me permet d'élargir mon enquête à d'autres individus de classes et de castes différentes et aussi de reprendre mes notes de terrain, de lire. Quand mon besoin de distance se fait pressant, je vais jusqu'à partir dans des États où je ne connais personne. J'ai le sentiment qu'en Inde « le monde est petit », et même si le Rajasthan a la taille de la France, je peux facilement y rencontrer une personne connue et être invitée, avec autant de bienveillance que de curiosité, à passer quelques jours en famille.

Parallèlement à cette recherche de terrain, des études issues de plusieurs disciplines viennent fortifier l'analyse. En plus d'utiliser certaines données qualitatives produites par d'autres chercheurs, je m'appuie sur des données chiffrées et les dernières statistiques officielles disponibles. En notes de bas de page et de fin de livre sont mentionnées les références permettant au lecteur qui le souhaite d'approfondir lui-même certains points.

L'ouvrage est composé de neuf chapitres. Le premier chapitre traite de l'instauration de la démocratie laïque, de la coexistence religieuse et du rapport au sacré. Le second analyse la spécificité de la famille indienne et l'apprentissage

de l'interdépendance. Le troisième met l'accent sur la position des femmes et les relations hommes/femmes. Le quatrième aborde les relations de castes dans l'organisation sociale et l'idéologie brahmanique dans les pratiques quotidiennes. Le cinquième porte sur les mariages, qui sont au cœur de cette société orientée sur l'interdépendance. Le sixième traite de l'environnement économique et des inégalités entre classes sociales. Le septième met l'accent sur l'importance du réseau et le clientélisme dans le monde professionnel. Le huitième aborde l'importance de l'image sociale et du statut, les relations hiérarchiques dans le travail et la violence. Le neuvième, enfin, est axé sur l'activisme et la transformation du monde politique.

Ce livre ne prétend pas être exhaustif sur toutes les pratiques indiennes et les différences régionales, mais donne une idée globale des rapports sociaux qui se jouent dans la société indienne. J'ai privilégié les tendances majoritaires et, plus familière avec l'Inde du Nord où j'ai longuement étudié la caste des Raika, je me réfère donc plus particulièrement à des pratiques et des terminologies de cette région.

1

Une société plurielle et dévotionnelle

L'Inde telle qu'on la connaît aujourd'hui est unifiée politiquement depuis 1947. C'est à partir de l'indépendance que cette jeune nation définit sa Constitution, son régime politique et l'organisation des pouvoirs. À sa tête arrive une élite issue de différentes castes et passée par le moule des écoles chrétiennes et de l'enseignement en anglais.

La création de l'Inde actuelle découle d'une décision politique qui a divisé le sous-continent en fonction des affiliations religieuses. Après plusieurs siècles d'influences hindoue, arabo-persane et turco-mongole, dans le déchirement, deux grandes nations sont créées : l'Inde à majorité hindoue, le Pakistan à majorité musulmane. Géographiquement, sur les 652 royaumes princiers officiellement liés à l'Empire britannique, 560 sont attribués à l'Inde et les autres au Pakistan (incluant le Pakistan oriental, appelé aujourd'hui Bangladesh).

La partition¹ territoriale a provoqué des déplacements de population – 10 millions de personnes – et plus d'un million

de morts*. Elle a bouleversé l'identité individuelle avec la mise en exergue des affiliations religieuses et la création des nationalités indienne, pakistanaise et bengalie. Avec la formation de la frontière est venue l'idée d'exil et une partie des Indiens se sont vus transformés en réfugiés.

Une tradition de pluralisme politique

Historiquement, la division politique est une constante. Le sous-continent a longtemps été une constellation de royaumes dirigés par des castes guerrières et terriennes s'alliant ou s'opposant en fonction des circonstances. Les souverains avaient un pouvoir sur un territoire défini et limité. Aucune dynastie n'a unifié le pays. Après les dynasties du sultanat de Delhi (1206-1526), l'Empire moghol (1526-1765)** ou encore la rébellion des Marathes avec le célèbre Shivaji (1620 -1680), le sous-continent passe sous la domination des Européens et des Britanniques au XVIII^e siècle². À chaque époque, les Empires ont désigné le nom des familles régnantes, mais jamais un peuple, une langue ou un pays. La domination politique des princes musulmans ou des Européens n'a pas entraîné une islamisation ou une christianisation de la société indienne. Aucun dirigeant ou roi n'a soumis les Indiens à une loi unique. Au XVI^e siècle, l'empereur moghol Akbar

* Dans les films bollywoodiens, la cicatrice de la partition n'est pas refermée et elle y est même suggérée. Voir Amandine D'Azevedo, 2019, « Partition et motifs filmiques : une esthétique de l'empreinte », in Anne Castaing, *Raconter la partition de l'Inde*, Paris, Peter Lang, p. 253-280.

** Les Moghols sont des Turcs « persanisés », il ne faut pas les confondre avec les Mongols.

lui-même s'est adapté au pluralisme, il organisait des discussions publiques et faisait des déclarations sur la nécessité de la tolérance³. Pendant longtemps, il n'y a pas eu de sentiment national ou d'appartenance à un ensemble politique commun⁴.

Le nationalisme pour s'émanciper de la domination coloniale

Bien que le sous-continent, avec ses sages nus et ses danseuses de temples, ait nourri le romantisme de l'imaginaire européen⁵, en raison du manque d'égard des Européens vis-à-vis des traditions et de l'élite indienne, le nationalisme commence à se développer dès le XIX^e siècle.

En 1857, la révolte des cipayes contre l'Empire britannique symbolise le début de la lutte pour l'indépendance⁶. Ce soulèvement est la conséquence d'une rumeur, selon laquelle les Anglais voulaient convertir de force au christianisme les cipayes, soldats indiens à la solde des Britanniques. Deux mesures prises en 1856 semblaient aller dans ce sens. La première était la fin du privilège de l'armée du Bengale, qui dispensait les cipayes du service outre-mer et leur permettait de rester sur le territoire indien, leur évitant ainsi de rompre un interdit religieux, puisque autrefois quitter le territoire était source d'impureté et d'exclusion de caste. La seconde était l'introduction du fusil Enfield, dont l'emballage des cartouches devait être déchiré avec les dents, or cette technique provoquait un contact avec la graisse de vache, un sacrilège pour les hindous, ou de porc, un interdit pour les musulmans. En janvier 1857, près de Calcutta, des soldats refusèrent les nouvelles cartouches et furent mis aux arrêts. S'ensuivit une rébellion : en mai 1857, à Meerut, trois régiments se révoltèrent pour protester contre le sort de leurs camarades emprisonnés, et les libérèrent avant de marcher sur Delhi.

Les élites indiennes, formées par les Britanniques pour être leurs administrateurs locaux mais qui se voyaient refuser des postes à responsabilité, ressentait un sentiment d'agression et de dénigrement culturel⁷. Elles s'attachèrent, dès le début du XIX^e siècle, à réhabiliter l'identité culturelle bafouée par le colonisateur⁸. De nombreux réformateurs proposèrent une refonte sociale et religieuse pour montrer que chaque Indien était l'héritier d'une nation éternelle et prestigieuse. Ram Mohan Roy (1772-1833) fonda en 1828, à Calcutta, un mouvement religieux, le Brahmo Samaj. Réformateur social, il lutta contre le polythéisme et l'idolâtrie pour purifier l'hindouisme de tout élément stigmatisant la religion indienne aux yeux des Occidentaux. Il prônait une pensée en faveur des droits civils et s'opposait au rite de la *sati*, lors duquel la veuve s'immole dans le bûcher de crémation de son mari. Ramakrishna (1836-1886) s'est employé à réhabiliter l'hindouisme en diffusant la pensée hindoue dans le monde occidental. Il a promu l'expérience religieuse hindoue en démontrant l'harmonie des religions. Dayananda Saraswati (1824-1883), fondateur d'un autre courant religieux réformateur, l'Arya-Samaj (noble société), en 1875, a également participé à ce mouvement de renouveau, appelé revivalisme hindou. Il affirmait la supériorité des grands textes brahmaniques, les Veda, desquels les autres religions ne pouvaient que dériver. Désirant construire une nation hindoue unie, il souhaitait reconverter les Indiens islamisés et christianisés. Vivekananda (1863-1902), un des représentants du néohindouisme en Occident, déclara, lors du Congrès international des religions de Chicago en 1893, que la supériorité de l'Inde sur l'Occident était celle de la spiritualité sur le matérialisme. Il s'opposa aux courants réformistes qui remettaient en cause les traditions anciennes, lesquels, selon lui, reniaient la culture

indienne dans une stratégie d'imitation de l'Occident. Des réformateurs nationalistes, tel Lokmanya Bal Gangadhar Tilak (1856-1920), rejoint ensuite par Aurobindo Ghose (1872-1950), désiraient revenir à une pureté religieuse et considéraient que les évolutions sociales ou innovations religieuses étaient des perversions liées au contact avec les Occidentaux. Tilak instaura la fête du dieu Ganesh en vue d'exalter le sentiment nationaliste et, comme Aurobindo et les revivalistes hindous, jugeait légitime, contrairement à Gandhi, l'usage de la violence⁹.

Le mouvement indépendantiste indien s'est ainsi développé sur un fond religieux. Il s'est nourri du revivalisme hindou afin d'affirmer la supériorité de l'Inde et de retrouver une fierté nouvelle. L'indépendance n'est pas le résultat d'une union nationale d'ordre civil. Composé majoritairement de l'intelligentsia hindoue, le parti du Congrès, créé en 1885, prêta peu d'attention aux musulmans et mobilisa des symboles d'identité hindoue. De leur côté, les élites musulmanes constituèrent la Ligue musulmane. Elles firent de l'ourdou, parlé aussi par l'élite hindoue et proche du hindi, un marqueur d'identité musulmane. Les plus extrémistes rejetèrent le culte des idoles et le soufisme, souhaitant une « déshindouisation » de l'islam indien.

C'est la récupération politique de ces extrémismes religieux qui a conduit à la partition du sous-continent et à la création de l'Inde et du Pakistan. Pourtant, pendant une brève période, il y eut des mouvements qui croyaient en la coexistence¹⁰. Mais bien que le Mahatma Gandhi (1869-1948) fût soucieux d'associer les musulmans au mouvement national, il échoua face aux extrémistes hindous et musulmans, les premiers l'accusant d'être un ennemi de l'hindouisme orthodoxe, les seconds, d'être un opposant à

leur désir de séparation. Il sera d'ailleurs assassiné par un brahmane, Nathuram Godse, membre du RSS (Rashtriya Swayamsevak Sangh – Association des volontaires nationaux), mouvement extrémiste hindou créé en 1925.

La création de mythes pour exalter le sentiment national

C'est dans ce contexte qu'apparaît le concept de Bharat Mata (mère patrie, Mother India). Afin de servir de support au mouvement d'indépendance, les nationalistes – politiques, intellectuels et artistes – vont s'attacher à développer un sentiment national en inventant des mythes nationaux. La nation, incarnée dans une femme, doit être défendue par tous¹¹. Les hommes doivent être prêts à sacrifier leur vie pour la mère patrie. Ce concept est d'abord apparu sous la plume de l'écrivain Bankim Chandra Chatterjee, en 1882, dans son roman *Anandamath* avec la chanson *Vande Mataram* (Victoire de la mère). Bhavananda, l'un des protagonistes de l'intrigue, parle de cet engagement : « Nous, nous disons que la terre natale est notre génitrice. Nous n'avons ni mère, ni père, ni frère, ni ami, ni épouse, ni fils, ni foyer, ni maison. Pour nous, il n'existe rien d'autre que cette mère qui est arrosée de belles eaux, riche en fruits, rafraîchie par une douce brise, tapissée de vertes récoltes¹². »

Bharat Mata fait partie d'un vaste projet d'union nationale et sert à rassembler la diversité. Cette figure abstraite permet de caractériser l'indianité et la tradition indienne¹³. Elle sert de base morale à la jeune nation indienne. Tout en symbolisant la dévotion à la nation (*desh bhakti*), elle façonne une image de la femme et son statut dans la société : Bharat Mata renvoie à la dévotion à la mère (*matri bhakti*), une mère gardienne des traditions qui demande sacrifice et renoncement à soi.

Cette figure a été utilisée par le gouvernement postcolonial dans les années 1940-1950. Jawaharlal Nehru (1889-1964) souhaitait construire l'unité de la nation indienne et le cinéma l'a aidé dans cette tâche. Dès 1949, les producteurs et les réalisateurs indiens ont été appelés à coopérer avec le gouvernement et ont produit de nombreux films et chants patriotiques. Par exemple, dans le célèbre film intitulé *Mother India* (1957), de Mehboob Khan, Radha devient l'icône de la femme indienne qui sacrifie son fils au profit du collectif.

Au fil des années, la chanson *Vande Mataram* et le concept de Bharat Mata sont devenus une partie intégrante de l'imaginaire collectif de la nation indienne. Les iconographies dans l'art calendaire se sont multipliées. Prenant une signification à la fois esthétique, dévotionnelle et politique, elles ont évolué en fonction des idées de chaque époque¹⁴. Dans un premier portrait datant de 1905, Bharat Mata est représentée dans l'esprit de non-violence de l'époque par l'artiste Abanindranath Tagore (1871-1951). Dans une atmosphère dorée, un halo blanc encadre son visage, elle porte une robe de couleur safran et des bracelets. Elle tient dans ses quatre mains un manuscrit qui symbolise l'éducation, un drap blanc qui représente les vêtements, des gerbes de riz qui évoquent la nourriture, et un chapelet (*mala*) qui indique sa foi et sa posture de non-violence. Respirant la sérénité, elle illustre le renoncement, sans connotation hindoue ou védique. Puis, progressivement, cette gracieuse jeune femme se transforme en déesse. Dans son iconographie la plus commune, elle est représentée avec la carte géographique de l'Inde en arrière-plan ou avec un corps qui prend la forme de la nation indienne. Le nouveau drapeau tricolore indien est placé de façon très visible sur l'image et des conventions sanskrites sont employées : la femme est positionnée sur une fleur de lotus ou alors sa main droite esquisse un mouvement symbolisant l'*abhaya mudra*, geste qui accorde

intrépidité, tranquillité et protection à l'adorateur. Parfois, drapée dans un sari rouge et la tête coiffée d'une couronne, elle rappelle Lakshmi, la déesse hindoue de la prospérité.

Alors que Bharat Mata ne fait pas initialement partie du panthéon des dieux et des déesses hindous, cette figure politique a été déifiée et des temples lui ont été construits. L'un des premiers temples se situe à Bénarès (aujourd'hui Vanarasi) et a été inauguré par Gandhi en 1936¹⁵. Bharat Mata, le drapeau, l'hymne, la carte de l'Inde, sont devenus des symboles nationaux*. Tout comme l'équipe de cricket, ils participent au renforcement de la fierté attachée à la nation indienne. Face à tout étranger, la nation est le groupe d'appartenance à défendre coûte que coûte.

Une démocratie laïque pour gérer le pluralisme

En écrivant la Constitution, qui sera promulguée en 1950, les leaders de l'indépendance prirent soin de respecter la variété régionale et l'Inde a été définie comme une union d'États avec un gouvernement central. À cette époque, le sous-continent a été divisé et des États de taille variable ont été créés. La Constitution donnant le droit de diviser et d'ajouter des États, il y a eu depuis différentes refontes territoriales, dont la plus marquante est celle reposant sur une base linguistique (States Reorganisation Act, 1956). Aujourd'hui, l'Inde compte vingt-huit États** avec

* Bharat Mata est également utilisée par les extrémistes hindous, le drapeau du RSS (Rashtriya Swayamsevak Sangh – association des volontaires nationaux) vient alors remplacer le drapeau safran, blanc et vert de la nation indienne.

** En août 2019, le gouvernement du BJP (Bharatiya Janata Party – parti du peuple indien) a supprimé le statut spécial du Jammu-et-Cachemire et l'a transformé en territoire de l'Union.

des institutions propres et huit territoires dépendants du gouvernement central.

Les pouvoirs ont été partagés entre deux niveaux de gouvernance, l'État central et les États fédéraux. Le premier a autorité sur la monnaie, les banques, le recensement, les affaires étrangères, les forces armées, l'énergie atomique, l'immigration, les aéroports, les chemins de fer et les routes nationales. Les seconds adoptent eux-mêmes les lois dans le domaine de la santé, de l'ordre public, de l'agriculture, de l'éducation, de l'industrie, de la fiscalité locale et de la gestion des terres et de l'eau. Cependant, les États fédéraux ne sont pas indépendants, il existe des pressions et des influences, et l'autorité du gouvernement central reste forte¹⁶.

La démocratie indienne n'est pas la conséquence d'un projet politique fédérateur¹⁷. Elle s'inscrit dans la tradition du pluralisme, elle a été choisie pour gérer la diversité culturelle et assurer la paix civile. Afin de respecter l'appartenance communautaire et religieuse, un code civil uniforme n'a pas été instauré. Les lois relatives à la famille et au droit personnel relèvent des communautés. Les musulmans et les chrétiens ont été déclarés minorités religieuses. Le droit hindou ne s'applique donc pas dans les affaires de famille de ces communautés, mais concerne seulement les hindous, les bouddhistes, les jaïns et les sikhs.

Afin de respecter les différences religieuses, c'est une démocratie laïque qui a été instituée. Cette laïcité ne signifie pas que la religion est exclue de la vie publique et politique. Des gourous ou ascètes peuvent en effet devenir ministres ou députés, la religion est incluse dans l'enseignement et les appartenances religieuses sont prises en compte dans les recensements nationaux. Il s'agit surtout d'un régime de neutralité religieuse qui préconise la coexistence de toutes les croyances. Aucune religion – même la religion hindoue

majoritaire – n'est une religion d'État et n'a de suprématie institutionnelle¹⁸. Toutes les expressions de « la vérité » sont acceptées et aucune uniformisation n'est attendue.

La diversité linguistique, qui a servi à la création des États régionaux – appelés parfois « États linguistiques » malgré l'imperfection des frontières de langue –, a été respectée. Avec l'anglais, l'hindi, langue qui compte le plus de locuteurs, a le statut de langue officielle. Vingt-deux autres langues régionales ont été répertoriées¹⁹. Le choix de garder l'anglais comme langue officielle ne correspond pas à un colonialisme linguistique et n'implique bien sûr pas l'adoption de valeurs anglaises. C'est avant tout une langue de travail et de communication entre des personnes qui ne parlent pas la même langue régionale. Ce choix s'est imposé, car les Tamouls, Indiens du Sud, ont refusé la dominance culturelle du Nord et rejeté l'adoption de l'hindi, parlé surtout au Nord, comme langue nationale.

Le Nord et le Sud sont souvent mis en opposition : le Nord, numériquement majoritaire, est associé à la culture brahmanique et à la forte présence des hautes castes alors que le Sud est associé à la culture dravidienne. Parfois le mythe aryen est évoqué pour justifier un rapport de domination entre le Nord et le Sud : les hautes castes du Nord seraient supérieures, car descendantes des Aryens qui ont envahi le nord-ouest du sous-continent mille cinq cents ans avant notre ère*, tandis que les castes du Sud sont le peuple indigène d'origine dravidienne et de plus bas statut.

* Il n'existe aucune preuve archéologique d'invasion à grande échelle, il s'agirait plus vraisemblablement de l'arrivée intermittente de divers groupes de locuteurs indo-européens, tels que des pasteurs, des agriculteurs et des commerçants itinérants. Voir Romila Thapar, 1989, « Imagined Religious Communities? »

En dépit de la division récente en États, de la grande opposition régionale Nord/Sud et de la diversité des pratiques, l'idéologie brahmanique avec sa hiérarchie des castes a partout laissé son empreinte dans l'organisation sociale. Il n'existe pas un cloisonnement rigide entre les différentes régions, les différentes communautés vivent dans plusieurs États à la fois, les rapports sociaux quotidiens reposent sur des codes similaires et les pratiques ne sont pas strictement séparées. Par exemple, du Rajasthan, au Nord, jusqu'au Tamil Nadu, au Sud, on trouve les grands dieux brahmaniques et des temples dédiés à Shiva – divinité particulièrement populaire – financés depuis des siècles par les notables locaux.

Un pluralisme religieux et communautaire

Tout au long de son histoire, le sous-continent a été caractérisé par son aspect multiconfessionnel. Dès le I^{er} millénaire, sont présents des juifs qui s'installent après la chute de Jérusalem, des chrétiens qui s'établissent au Kerala dès le IV^e siècle, des musulmans qui viennent commercer dès le VIII^e siècle, et bien avant les dynasties musulmanes, pendant mille ans, le bouddhisme est la religion dominante²⁰.

L'absence de cloisonnement religieux

Aujourd'hui, la classification des Indiens en fonction de leur affiliation religieuse montre que les hindous sont largement majoritaires (79,8 %). Ils sont suivis par les

Ancient History and the Modern Search for a Hindu Identity », *Modern Asian Studies*, Cambridge University Press, vol. 23, n° 2, p. 209-231.

musulmans (14,2 %) et de nombreux adeptes d'autres religions comme les chrétiens (2,3 %), les sikhs (1,72 %), les bouddhistes (0,7 %), les jaïns (0,37 %), les parsis et autres*.

Toutes ces religions sont présentes dans les différents États et une dominance hindoue est à noter dans la plupart d'entre eux. Les hindous sont majoritaires dans vingt-huit États et territoires, et particulièrement nombreux en Uttar Pradesh (159,3 millions, 79,7 %), au Maharashtra (89,7 millions, 79,8 %) et au Bihar (86 millions, 82,6 %). Les musulmans sont majoritaires au Jammu-et-Cachemire et au Lakshadweep, mais plus nombreux en Uttar Pradesh (38,4 millions, 19,2 %), au Bengale-Occidental (24,6 millions, 27 %) et en Assam (10,6 millions, 34,2 %). Les chrétiens sont majoritaires dans quatre États (Nagaland, Mizoram, Meghalaya, Arunachal Pradesh), mais plus nombreux au Kerala (6,1 millions, 18,3 %). Les sikhs sont majoritaires au Pendjab (16 millions, 57,6 %), les bouddhistes sont surtout présents au Maharashtra (6,5 millions, 5,8 %), et les jaïns, au Maharashtra (1,4 million, 1,25 %) et au Rajasthan (0,6 million, 0,91 %). Globalement, les États régionaux ne correspondent pas à une identité religieuse spécifique, sauf au Pendjab avec les sikhs** et au Jammu-et-Cachemire avec les musulmans.

Cataloguer les Indiens en fonction de leur affiliation religieuse est relativement récent. Avant les premiers

* Census, 2011, <<https://www.census2011.co.en/religion.php>>.

** Au Pendjab, la majorité sikhe clama la création d'un État indépendant, le Khalistan. Mais ce mouvement fut fortement réprimé durant les années 1980-1990, ce qui entraîna l'assassinat d'Indhira Gandhi par ses gardes du corps sikhs.

recensements réalisés par les Britanniques au XIX^e siècle*, les Indiens ne s'identifiaient pas en termes religieux. La segmentation de la société reposait avant tout sur la notion de caste ou de tribu, c'est-à-dire sur le groupe d'appartenance.

Remarquons également que, au-delà de cette catégorisation religieuse qui a conduit à une rigidification des identités religieuses, les pratiques ne sont pas strictement cloisonnées. Il existe un chevauchement entre les différentes religions. Chaque communauté religieuse a ses propres temples et divinités, mais peut rendre des cultes aux divinités des autres religions ou avoir des pratiques similaires. Certaines divinités, tel Ramdev appelé aussi Ramdeo Pir**, sont vénérées à la fois par les hindous et les musulmans. Les *dargah*, tombeaux de soufis indiens (mystiques musulmans), sont fréquentés par les musulmans comme par les sikhs, les hindous ou les chrétiens. Le culte rendu à Ghazi Miyan, héros issu de la noblesse musulmane marié avec une hindoue, illustre également cette société multiconfessionnelle²¹.

* Même si la technique du dénombrement était connue par les Indiens avant les Britanniques, il n'en existe aucune trace aujourd'hui. Voir Roland Lardinois, 2002, « Pouvoirs d'État et dénombrements de la population dans le monde indien (fin XVIII^e-début XIX^e siècle) », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, n° 2, p. 407-431.

** Divinité d'origine musulmane, elle a le pouvoir de le guérir la stérilité, la paralysie et la cécité. Voir Dominique Sila Khan, 1993, « L'origine ismaélienne du culte hindou de Ramdeo Pir », *Revue de l'histoire des religions*, tome 210, n° 1, p. 27-47.

En Inde, l'islam et le christianisme se sont « hindouisés » ou « indianisés ». Pour marquer l'adaptation de ces religions à la culture locale, on parle « d'islam indien²² » ou « d'indigénisation du christianisme²³ ». Cela peut être illustré par la segmentation de la société musulmane en groupes ethniques similaires aux castes*, ou encore par les Khojah²⁴, communauté musulmane de commerçants prospères présents dans le Sindh, qui, entre autres, ne souscrivaient pas aux cinq piliers de l'islam. L'intégration de l'islam dans le monde indien peut être également représentée par le sikhisme²⁵, religion qui a vu le jour au XVI^e siècle autour d'un saint poète nommé Nanak (1469-1539) et qui – en s'inspirant des traditions hindoue et islamique – s'est émancipée des barrières artificielles entre religions.

Cette coexistence de croyances et de pratiques est liée à la pensée dite « inclusive » : les éléments étrangers sont intégrés dans la culture locale. Associée au principe d'acceptation de la différence, appelé *swikriti*²⁶, cette pensée permet à chacun de vivre comme bon lui semble. Cela n'entraîne cependant pas une égalité sociale et statutaire entre les différentes pratiques et communautés.

L'hindouisme, une myriade de croyances

L'hindouisme ne renvoie pas à une communauté religieuse unie, il comprend des pratiques et des croyances extrêmement variées²⁷. D'ailleurs, initialement le terme « hindou » ne définissait pas une religion. Il a d'abord été employé par les voyageurs pour désigner les habitants vivant

* On distingue les *ashraf*, descendants directs des immigrants arabes, turcs, persans et afghans, les *ajlaf*, convertis, anciennement de caste hindoue et les *azral*.